

MIGROS pour-cent culturel

A la recherche de notre «policier intérieur»

Simone Aughterlony, 38 ans, réalise ses propres spectacles depuis plus de dix ans. Dans sa toute dernière pièce, cette danseuse et chorégraphe d'exception utilise des uniformes de police afin de proposer une réflexion sur les normes sociales.

La nuit tombe sur la terrasse de la Gessnerallee, inondée par la lumière chaude des lampes accrochées entre les arbres. Simone Aughterlony attrape son briquet et ses cigarettes posés sur la table voisine, un peu bancal en raison du gravier. Les conversations avec la danseuse et chorégraphe sont elles aussi toujours un peu bancal. Et ce même 15 ans après notre première rencontre. Cela vient incontestablement de ce que cette Néozélandaise d'origine veut être et veut montrer sur scène: Aughterlony est vraiment une danseuse d'exception.

Lorsqu'elle s'est produite en 2000 avec la compagnie de Meg Stuart au Schauspielhaus Zürich, elle a immédiatement conquis le public. Le spectacle «Highway 101» restera dans les mémoires: un parcours à travers le Schiffbau, au terme duquel les spectateurs se retrouvaient face aux danseuses, dans une pièce séparée. Simone Aughterlony en faisait partie. Avec sa coiffure uppercut, elle semble froide et cassante et on a l'impression qu'elle est capable de faire basculer la situation en un seul regard, pour engager une confrontation. Les productions zurichoises de Meg Stuart sont de véritables références dans l'histoire de la danse.

Lors de notre conversation nocturne, une certaine distance est maintenue – une distance plus grande que la petite table bancal qui nous sépare. Ce que l'on ressent? Un sentiment d'inaccessibilité, même si Simone Aughterlony est tout à fait présente, et cela seulement 30 minutes après la première répétition de sa nouvelle pièce. La première aura lieu dans le cadre du Zürcher Theater Spektakel. Elle évite les questions qui concernent sa vie privée ou ses expériences physiques, comme si elle voulait protéger la souveraineté dont elle fait preuve sur scène. Elle répond à toutes les questions relatives à la partie apparente de son travail et à sa collaboration avec Meg Stuart, avec laquelle on doit confronter Simone Aughterlony, même plus d'une décennie plus tard.

Le rêve de l'autodétermination

«Bien sûr», dit Simone Aughterlony, «j'ai beaucoup appris avec Meg Stuart. Surtout sur *la manière* de travailler.» Elle ne fait pas seulement allusion aux exercices physiques, qui sont responsables de l'esthétique des corps extrêmes de Meg Stuart, et qu'elle maîtrise à la perfection. A l'époque de «Damaged Goods» de Meg Stuart, Simone Aughterlony a eu l'occasion de découvrir le travail en collectivité: comment développe-t-on une idée et comment met-on sur pied un spectacle en groupe? C'est justement à ce niveau que Meg Stuart et son entourage étaient une source d'inspiration essentielle pour elle. «Mais après quatre ans avec «Damaged Goods», il était important pour moi de pouvoir décider moi-même de ce qui m'intéressait.» C'est ainsi qu'au cours de la dernière création zurichoise de Stuart est né le premier solo de Simone Aughterlony: «Public Property». Et lorsque Stuart se déplaça à Berlin avec sa compagnie en 2004, Aughterlony décida de rester à Zurich, une ville dont la danseuse aime, encore aujourd'hui, les dimensions humaines.

En tant que spectateur, on n'était cependant pas si sûr qu'Aughterlony ait vraiment pris la bonne décision. N'était-elle pas en train de gaspiller son talent en réalisant des projets qui ne seraient pas à la hauteur de ce que Meg Stuart avait développé avec elle? Comme quand Aughterlony a soigneusement étudié les documents qui ont été envoyés dans l'espace avec la mission Voyager en 1977, l'année de sa naissance. «We need to talk» est le nom du solo dans lequel l'artiste naviguait à la surface de la tendance du théâtre documentaire, s'épuisait dans le trop concret et où elle semblait succomber à une surintellectualisation, qui domine la scène de la danse et du théâtre depuis quelques années, et qui ne lui a pas permis de véritablement progresser.

La hache comme moyen d'émancipation

En janvier 2015, elle se produit dans la première de «Supernatural», un grand duo par le biais duquel Aughterlony a réitéré une promesse récurrente dans l'art: celle de nous soumettre à rien ni à personne. Et Aughterlony y est justement parvenue en manipulant une hache. Elle est devenue un instrument de l'émancipation dans une performance qui se libère de tout, y compris des principes structurels de la chorégraphie.

Dans «Supernatural», Aughterlony se blottit nue contre Antonija Livingstone, sa partenaire sur scène. Ensemble, elles enlacent du bois et plongent de manière quasi obsessionnelle dans des excès voluptueux sur le son strident de la musique de Hahn Rowe. Elles le font jusqu'à la parodie quand, par exemple, Aughterlony attache un tronc d'arbre avec une branche autour de ses hanches et simule une pénétration. Voilà justement la particularité de «Supernatural»: les deux artistes jouent sur des symboles phalliques, les travestissent et les tournent en dérision jusqu'à ce qu'elles perdent de leur pouvoir en raison de leur ridicule. «Supernatural» est dépourvu de ce regard qui pourrait soumettre l'action à sa lubricité. Au contraire, tout semble possible dans l'ivresse du regard nuancé du spectateur pour lequel la différence entre un vagin et un pénis n'est qu'une parmi des milliers.

Intervention dans les espaces de liberté

Avec ses créations chorégraphiques, Aughterlony pénètre dans des espaces de liberté. Et c'est exactement ce qu'elle recherche avec sa dernière pièce, dont la première aura lieu dans le cadre du Theater Spektakel à Zurich: «Uni * Form» est l'intitulé de ce spectacle, consacré aux uniformes de police. Dans l'opinion générale, ces derniers symbolisent la puissance, le contrôle et la subordination. Simone Aughterlony le pense aussi. Mais dans «Uni * Form», les tenues des policiers représentent bien plus que cela: dans l'espace de possibilités que représente le théâtre, ces uniformes sont des «filtres puissants» permettant de mener une réflexion sur les normes. Ou comme le dit Aughterlony: il s'agit d'instruments nous poussant à nous confronter à notre propre «policier intérieur,» qui est le gardien de la frontière entre le bien et le mal dans notre quotidien. Entre ce que l'on fait et ce que l'on ne fait pas.

Si on se laisse entraîner par «Uni * Form», la confrontation avec son policier intérieur a bel et bien lieu. Entourés d'une arène de spectateurs et de projecteurs disposés en cercle, Aughterlony et son ensemble remettent en question et travestissent les normes de la police. Les policiers ne dansent pas. Ils ne sont pas nus, ne se bécotent pas et ne font pas l'amour. Du moins pas en public. Mais tout cela est montré, ou du moins suggéré, dans «Uni * Form» d'Aughterlony, afin que lors de notre rencontre avec notre policier intérieur, ces normes puissent être remises en question et brisées. Comme quand un danseur se penche sur un autre danseur inanimé, lui retire son uniforme, le jauge du regard, et danse autour de lui au son strident de son sifflet. Pourquoi le spectateur ressent-il un blocage au fond de lui lorsqu'il assiste à de telles scènes? N'ont-ils pas l'esprit un peu étroit? Ce n'est que du théâtre, après tout. Ou pas tout à fait?

L'obsession du travail

Simone Aughterlony et son dramaturge Jorge León ont travaillé une année, en plusieurs étapes, sur cette nouvelle production. Une des difficultés était de réunir sept danseurs pour les répétitions. Oui, ce sont des «personnes très occupées!» Mais Aughterlony aime cette manière de travailler. «Parfois, le travail sur une pièce tourne en obsession. Il est alors important de prendre ses distances afin de pouvoir s'y remettre ensuite avec un regard nouveau. Et j'ai aussi des enfants», glisse-t-elle dans un de ces rares instants où elle ouvre une petite porte sur sa vie privée. «Il est donc absolument inimaginable pour moi de répéter 12 heures par jour durant trois mois, comme nous l'avons fait au cours de ces dernières semaines.»

A chaque fois, Aughterlony et son ensemble porteront les uniformes des corps de police de la ville en question. A Zurich, Bâle, Munich et Berlin, mais aussi à Liège, Zagreb et Bergen. Un travail considérable. Mais pas pour Aughterlony. Pour elle, cette tournée en sept parties est «un bon début».

UNI * FORM sera présenté en janvier 2017 à Garonne.